



Giuseppe Penone. *Tra...* 2008-2020, bronze, feuilles d'or. Installation au domaine de Chaumont-sur-Loire, 2020.

Les maîtres du haut jardin

Utopie artistique verte, le Domaine de Chaumont-sur-Loire n'a pas pu, comme tant d'autres, célébrer le sacre du printemps en mars dernier, et s'est vu contraint de laisser sous serre sa *Saison d'Art* et son *Festival international des jardins* pendant deux mois. Si l'épidémie de coronavirus n'a pas changé le monde, elle aura au moins permis de changer de regard, tout particulièrement sur la nature, notre part manquante. À la faveur du déconfinement, le Centre d'Arts et de Nature de Chaumont pourrait bien marquer l'été de sa saison blanche et sèche avec ses maîtres jardiniers, comme issus du merveilleux château de Hautjardin de *Game of Thrones*, dont les murailles circulaires s'entourent, dit-on, d'un labyrinthe végétal qui les protège. Chassez le naturel ? À Chaumont, il revient au galop.

PAR EMMANUEL DAYDÉ



Vue des œuvres d'Axel Cassel, domaine de Chaumont-sur-Loire, 2020.

Saison d'Art 2020

Domaine de Chaumont-sur-Loire
Du 16 mai au 1^{er} novembre 2020

Malgorzata Paszko. Rétrospective

(dans le cadre de Normandie impressionniste 2020)

Musée Alfred-Canel, Pont-Audemer
Du 6 juin 2020 au 10 janvier 2021

Au cœur d'une *Saison d'Art* blessée, c'est à l'artiste franco-malgache Joël Andrianomearisoa qu'il revient de mettre fin à la nuit que nous venons de traverser. Présentée dans le premier pavillon de Madagascar à la Biennale de Venise en 2019, sa pièce monumentale *J'AI OUBLIÉ LA NUIT* poursuit plus avant son voyage d'Ulysse au-delà des mers et des fleuves. Inspiré par l'architecture en bois noir et les planchers en zigzag du Rova d'Ifaly, le palais des plaisirs du roi malgache Radama II – assassiné en compagnie de ses *menamaso* («yeux rouges») au sortir de ce pavillon –, le labyrinthique palais des songes

et des vents vénitien d'Andrianomearisoa se métamorphose au bord de la Loire en une tentaculaire forêt de nuit. Palpitant de ses 500 000 fragiles, sombres et lumineux papiers de soie comme autant de lames d'ardoise acérées, ce tombeau d'intranquillité sainte l'enfermement volontaire et l'éternel recommencement de la vie éphémère. À partir de ce *palazzo mentale*, où se meut ce qui pourrait constituer notre mémoire recluse, l'artiste déploie une promenade avec l'amour et la mort en cinq chapitres avec « la mélancolie pour rythme, le papier pour expression et le textile pour respiration ». Intitulé *Ce*



Vue de l'installation de Sophie Lavaux, Domaine de Chaumont-sur-Loire, 2020.

soir la nuit ne veut pas s'arrêter, ce grand récit obscur s'enfonce dans la nuit noire de l'oubli pour retrouver la vie au grand jour, au travers de cinq nouvelles productions cellulaires, qui pratiquent « la géométrie de l'angle pour faire pleurer le présent » – et que l'on pourrait nommer, à la manière de Verlaine, « Mes prisons ». *En attente de l'aube qui nous surprendra aux rives du sommeil*, on croise des fagots renversés tombés du ciel, telles « des branches d'arbre ayant l'air d'ailes s'agitant », un alignement de pierres tombales gravées pour « l'ombre narcisse » ou « le lys illusion » jusqu'à ce qu'un lumineux feuillage de papier blanc suspendu entre terre et ciel vienne éclairer le jour retrouvé. Ayant passé son enfance sur l'île de la Réunion, Sophie Lavaux a elle aussi conservé des images éblouies de la nature sauvage et vierge des Mascareignes et de l'océan Indien. D'une vision d'atoll à marée basse d'où émergent des coraux, elle fait émerger une couronne de lamelles en céramique blanche,

spongieuse et dure, qui embrasse le reflet d'un miroir sur l'infini de la mer toujours recommencée. Née à Rennes et ayant passé sa jeunesse sur les longues plages de la Baule et du Pouliguen, Léa Barbazanges poursuit ce rêve océanique en composant des paysages fantastiques de cristaux de calcite, figés sur de grandes plaques de verre, comme autant de vitraux de givre, de glace et de gel, qui réfléchissent la lumière en éclats argentés. Marseillaise plutôt tournée vers l'Italie, Isa Barbier travaille la géométrie souple d'une luminescente chevelure de Bérénice, en tissant dans l'air une fragile et éphémère constellation de 6 500 plumes de goélands et d'oies, qui signifient les atomes flottants dans l'air décrits par Lucrèce dans son *De rerum natura*.

Philippe Cognée. *Rideau vert*.
2019, encaustique sur toile marouflée sur bois, 160 x 132 cm.
Courtesy galerie Alice Pauli, Lausanne.





Joël Andrianomearisoa. *Le Grand Jour*. 2020, collage, papier. Courtesy de l'artiste et galerie RX, Paris.

Comme un arbre dans la vie

Face à ces exercices spirituels d'immaculée conception, se dresse le culte de l'arbre, auxquels sacrifient les rituels d'éphémérité de Penone, le berger silencieux de l'Arte povera. *L'albero ricorderà il contatto* (« L'arbre se souviendra du contact ») : depuis sa première œuvre réalisée en 1968, en enserrant un tronc à bras le corps dans son village natal de Garessio, au Piémont, Giuseppe Penone tente de restituer les énergies enfouies dans la chair du bois et la sève des forêts. « J'utilise des matériaux hors du temps, rappelle-t-il. Le simple contact des doigts avec la surface donne naissance à des mots, des images, des sensations. » D'une délicatesse extrême, ses 30 dessins arborés et ses 7 gravures transcrivant la structure musicale des arbres scintillent comme autant d'éprouvettes arrachées au grand laboratoire de la nature. « Spectaculaire mise en miroir du tête-à-tête ancestral entre Nature et Sculpture » (Henry-Claude Cousseau), la pièce *TRA...*, qui représente

un grand tronc d'arbre à l'horizontale, brisé en deux parties et soutenu par ses branches comme pour un cortège funèbre, renvoie, avec une force dramatique intense, au catafalque dessiné pour les obsèques de Michel-Ange. Issu du paysage, où il est longtemps intervenu en essayant d'y disparaître, Marc Nucera tente lui aussi de redevenir arbre : « Je travaille mon imparfait en faisant frissonner la matière », dit-il. Taillant à la tronçonneuse dans le vif de fûts de noyers, d'hêtres ou de cyprès odorants, tel le bûcheron ivre d'Audiberti, qui « cisèle à coups de pistolet un chapelet de masques sur un tronc funèbre », ce poète du geste scarifie dans la « chair des forêts » de délicates corolles, pétales et torsades qui émergent de drapés onctueux. Toujours en écho au geste précoce du montagnard piémontais, Vincent Barré laisse lui aussi apparente la main du sculpteur dans des rameaux de bronze qui embrassent trois grands chênes, tels des nids énigmatiques, de



Isa Barbier. *Faisceau*. 2020, plumes de goélands et d'oie, fil, cire. Installation au domaine de Chaumont-sur-Loire, 2020.

mystérieux cocons – voire une sanglante couronne d'épines. Avec son long, long serpent de branchages tortueux et vicieux qui émerge d'un tronc d'arbre, le Belge Bob Verschuere célèbre, lui, la dégradation végétale, à la manière d'une métaphore sinieuse de notre existence, tandis que le Chinois Wang Keping, exilé en France depuis 1984, polit puis noircit au feu de mythiques oiseaux sans fin. Archéologue du temps et de l'espace fragile entre la vie en arrêt et la vie en mouvement, Pascal Convert ausculte des souches noires vitrifiées du champ de bataille de Verdun pour y déceler ce qui survit à notre destruction.

L'herboristerie étant devenue un art au XVIII^e siècle, ce bon sauvage de Rousseau autorise la sorcière Marinette Cuelco à édifier des herbiers fantastiques. Touillant le fond de son chaudron corrézien lors de longues promenades, où elle mêle pistils, tiges, folioles, brindilles et pigments, cette « gardienne de l'intangible beauté

de la nature » (Colleu-Dumond) inventorie des tapisseries de pelures d'ail miroitantes, de pétales de fleurs mauves, de baies cramoisées écrasées, de tanins de fourrés roux et de sels de fer, comme autant de symphonies pastorales et de texturologies romantiques. Une immense dame nature de 86 ans. Ambitionnant de figer l'éclat du mouvant, le Japonais Makoto Azuma conçoit des herbiers d'éternité contemporains, des *Block flowers* composés de plantes lyophilisées, encapsulées tels des animaux en voie de disparition dans des blocs de résine acrylique. C'est toutefois le *wanderer* Axel Cassel qui, au fil de ses pérégrinations en Nouvelle-Guinée, au Burkina Faso, en Tanzanie ou au Népal, et au gré de ses rencontres avec des hommes remarquables – sculpteurs lobi ou surmodeleurs de crânes papous –, retrouve au plus profond de lui-même la vérité de l'homme qui plantait des arbres : « J'ai juste envie de montrer le fait d'être au monde », avouait-il. Dans



L'immobilité de son atelier normand, installé dans un garage abandonné à Orbec et dans une ancienne usine à rubans toute proche, à Saint-Martin-de-Bienfaite – où Emilie Lanquetot dirigea une fromagerie appelée à devenir célèbre –, ce savant bricoleur construisait ses œuvres à l'état de nature, en suivant du regard un cours d'eau – un bec (*bekkr* en vieux norrois) –, une terre qui s'effrite ou une feuille qui s'épanouit. Nés d'une graine oblongue ou d'une feuille de ginkgo, ses immenses *Ondine* ou *Entre tige et feuille* s'élancent en tourbillonnant vers le ciel, tandis que ses géométriques toupies de terre fertile forment des colonnes surmontées d'une tête réduite, qui sourient dans l'extase d'un point sur un i. Saisi par l'envie de rendre l'éphémère éternel, Axel Cassel avait tenté de sculpter l'immatérialité de la fumée qui s'élève et qui s'échappe d'une petite maison en flammes, pour aller se mélanger avec le ciel en raclant la cendre avec ses mains. Si ses ultimes sculptures et peintures d'air et de feu semblent chargées d'une chaude force émotionnelle, c'est parce qu'elles retiennent un peu de vie vacillante dans les incises de leurs volutes funéraires. Terrassé en 2015 à Lisieux par un cancer foudroyant qui l'a fait partir en fumée, Axel Cassel revient à Chaumont en nuage et en pluie.

Sur la terre comme au ciel

La peinture – dont les plus beaux pigments sont d'origine végétale – reste fondamentalement attachée à l'évocation de la nature. Au seuil des années 1990, Philippe Cognée laboure les paysages qui l'entourent en piétinant la matière et en enfouissant dunes, vignes et pommiers dans une boue huileuse, à la façon « paysanne » de Courbet, de Rebeyrolle ou de Leroy. Réalisant ensuite à la cire chauffée puis écrasée des terres brouillées par le flou de l'émotion, il coupe en deux l'infini de grands champs jaunes ou de forêts verticales, vus à toute vitesse à travers la fenêtre du train qui le mène de Nantes à Paris. Ses ultimes paysages enneigés et molé-

lares de 2020, où le noir semble geler le blanc, confinent à la même abstraction sensible que celle des cristaux de Léa Barbazanges ou des plumes d'Isa Barbier. Si les *Paysages révélés* de ce semeur de tempêtes aspirent « non à la ressemblance mais à l'indéfini, l'insaisissable, l'imprévu » (Jean Clair), il n'en est pas de même des récentes hautes broussailles de taillis rebelles qu'il entreprend en 2019. Renouant avec ses sensations d'enfance vécues au Bénin, ces peintures sauvages, opaques, hirsutes et balafrées comme un dripping de Pollock semblent surgir devant nos yeux effarés, comme si la nature agressive et agressée se rebellait sous nos pas. En écho à la saison blanche et sèche de la Loire, c'est peut-être sur la Seine que la peinture respire vraiment l'air grandeur nature. Cherchant, comme son défunt époux Axel Cassel, à « être au monde », Malgorzata Paszko joue avec les couleurs, les harmonies et les dissonances pour mieux refléter ce grand théâtre de la nature qu'elle observe depuis plus de 30 ans au pays d'Auge, et qu'elle mêle à ses réminiscences des bords de la Vistule. À Pont-Audemer, le musée Alfred-Canel offre une rétrospective de ses *Nocturnes*, *Champs et Ciel*, *Floraisons* et *Paysages*, qui fait presque mal aux yeux tant le vent, la pluie et la nuit semblent venir balayer et doucher ceux des spectateurs. Surgissant du néant à la manière de transparences mouillées, ses tableaux aquatiques étoilés imprègnent la toile de charmes mystérieux et infinis, comme dans la peinture phosphorescente emplie de traînées lumineuses du génial Polonais Ferdinand Ruszczyk. Les tonalités mélancoliques, nuancées de tristesse, de ces chants de princesses de contes de fées traduisent l'imperceptible tremblement de la vie en suspens, avec la même grâce et le même souffle transmué en notes que les *Nocturnes* de Chopin. Face à la folie du monde, Voltaire, déjà, ne voyait qu'un seul remède : « Il faut cultiver notre jardin. » ■

Bob Verschueren.
Chemin de vie.
2020, branches.
Installation au Domaine
de Chaumont-sur-Loire, 2020.

Malgorzata Paszko.
Champ.
2016, pigment et liant sur toile, 162 x 146 cm.